

## DIALECTIQUE ET HYPOCRISIE\*

*Yvan Pelletier*  
*Faculté de philosophie*  
*Université Laval*  
*Québec*

« La dialectique n'était autre chose que la logique de l'apparence. C'était en effet un art sophistique de donner à son ignorance ou même à ses artifices calculés l'apparence de la vérité. » (Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*)

ELLE DEMEURE TOUJOURS vivante l'impression kantienne, qui voit spontanément dans le dialecticien un vil hypocrite, attentif à sa seule apparence et indifférent à la vérité. Ce blâme, on hésite peu à le reporter sur Aristote, sur sa manière de concevoir les préoccupations des interlocuteurs dans une discussion. Jacques Brunschwig fait ce reproche, en introduisant à sa traduction des *Topiques* :

Le mot de *dialectique* ... semble avoir connu peu de vicissitudes aussi brutales que celle qu'il a subie en passant des mains d'un maître nommé Platon à celles d'un disciple nommé Aristote... Aristote a mérité d'inspirer la terminologie de tous ceux qui, comme Kant, l'ont employée en un sens à quelque degré péjoratif.<sup>1</sup>

Et de fait, qui ne ressentirait aucune indignation face aux attitudes recommandées dans les *Topiques* ? En toute lucidité, on avouera peut-être, au fond de son cœur, quelque chose de la ma-

---

\* Article publié dans la revue de la Société d'Études Aristotéliennes : *Περιπατητικός*, #5 (2005).

<sup>1</sup> Aristote, *Topiques*, trad. Brunschwig, Paris : Les Belles Lettres, 1967, ix-x.

Yvan Pelletier

lice qui en émane ; mais ose-t-on jamais, lors d'une recherche conjointe, épouser ouvertement des intentions aussi malveillantes ? Aux yeux d'Aristote, « quelle est l'affaire de celui qui demande bien ? — Τί ἐστὶν ἔργον τοῦ καλῶς ἀποκρινομένου ; »<sup>2</sup> Quelle est l'œuvre propre, la préoccupation la plus prochaine de celui à qui incombe l'initiative de la discussion ? « C'est, soutient-il sans vergogne, de *mener la discussion de manière à faire admettre à son répondeur les plus grandes absurdités*, entre celles que sa position rend nécessaires. »<sup>3</sup> Quel cynisme, n'est-ce pas ? Comment le dialecticien peut-il prétendre porter un intérêt sérieux à la vie de l'intelligence, s'il considère déjà en principe que toute position débouche sur des absurdités ? Quelle collaboration lui demeurera possible avec qui que ce soit, s'il doit regarder avec cette mauvaise volonté toute suggestion de son interlocuteur ? Face à pareil *associé*, dont Aristote fait ainsi un agresseur d'office de toute réponse à un problème, comment conseille-t-il de réagir ? Quelle fonction confie-t-il à son répondeur ? Il lui faudra tout simplement, dit-il, « *faire en sorte que l'absurde ou le paradoxal ait l'air de survenir non par sa faute, mais à cause de la position* »<sup>4</sup>. Cette lâcheté systématique n'a pas non plus grand chose de glorieux, qui se défile ainsi à la première attaque et laisse la position qu'on devait défendre prendre tous les coups. Et cet avoir l'air, ce φαίνεσθαι, ne nous renvoie-t-il pas au troublant passage de la fin des *Réfutations sophistiques*, où Aristote fait proches parents le dialecticien et le sophiste : « À cause de la proximité de la sophistique, déclare-t-il, on doit se trouver d'avance préparé de manière à pouvoir mettre à l'épreuve non seulement de manière dialectique, mais aussi *comme si on savait*. »<sup>5</sup> ?

On échappe difficilement à l'effet déprimant produit par cette définition des intentions dialectiques et par les règles plus précises qui les concrétisent. Entre autres astuces, le demandeur

---

<sup>2</sup> *Top.*, VIII, 4, 159a17-18.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 159a18-20.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 159a21-22.

<sup>5</sup> *Réf. soph.*, 34, 183b1-3.

### *Dialectique et Hypocrisie*

est pressé de se méfier de son interlocuteur et, derrière un brouillard de conclusions antérieures, de variations sur les termes et de procédés divers, de lui cacher à quelle conclusion au juste il veut en venir<sup>6</sup>. Il pourra compter sur l'équivoque pour paralogiser, quand son répondeur ne prendra pas la précaution d'effectuer les distinctions pertinentes<sup>7</sup>. Il n'aura même pas de gêne à conclure méthodiquement du faux et à user de prémisses fausses : « Il est évident, prétend Aristote, qu'on doit conclure non seulement du vrai, mais aussi du faux, et non pas toujours par du vrai, mais quelquefois aussi par du faux. Souvent, en effet, comme ce qui est posé est vrai, c'est du vrai que, nécessairement, celui qui conduit le dialogue supprime : *on doit alors proposer du faux.* »<sup>8</sup> L'idéal, résume Aristote, serait « qu'une fois le raisonnement entier demandé et la conclusion dite, le répondeur en soit encore à se demander pourquoi on en est là »<sup>9</sup>. De son côté, le répondeur soulèvera le plus d'objections possible à toute proposition pertinente et criera systématiquement à la pétition de principe dès qu'il sentira un peu trop inévitable que la proposition suggérée conduise à la réfutation de sa position<sup>10</sup>. Inversement, si les propositions du demandeur passent à côté du problème, le répondeur les concèdera plus *aimablement*, même paradoxales, dans l'espoir que le demandeur s'enferme dans le verbiage et le simplisme<sup>11</sup>.

Comment interpréter ces *fourberies* des *Topiques* sans faire pâlir Machiavel ? Et comment cette hypocrisie méthodique arrive-t-elle à cohabiter avec l'affirmation, constante chez Aristote, de la vérité et de la sincérité comme fin et perfection de l'homme ? Car le Stagirite fait de la vérité, et de la vérité

---

<sup>6</sup> Voir *Top.*, VIII, 1-3.

<sup>7</sup> Voir *ibid.*, I, 18, 108a30.

<sup>8</sup> *Ibid.*, VIII, 11, 161a26-29.

<sup>9</sup> *Ibid.*, I, 156a14-15.

<sup>10</sup> Voir *ibid.*, 6.

<sup>11</sup> Voir *ibid.* et 2, 158a25.

Yvan Pelletier

assurée, le critère de valeur de toute pensée<sup>12</sup> : il n'admet pas de science sans vérité ; ni de conclusions scientifiques sans principes vrais, et vrais d'une vérité indéfectible<sup>13</sup>. Dans ses propres mots, « il est correct d'appeler la philosophie science de la vérité »<sup>14</sup>. Jusque dans son intention pratique, insiste Aristote, l'intelligence n'agit que pour se mettre en possession de la vérité. C'est, bien sûr, l'action qu'elle élabore alors ; sa réflexion éthique et poétique n'a pas pour ambition de connaître les causes premières et véritables, elle veut seulement savoir ce qui est requis à la découverte de moyens et d'opérations<sup>15</sup> ; mais elle ne trouve pas son bonheur dans des moyens apparents et faux ; l'intelligence fait sa joie de moyens et d'opérations efficaces, conformes à ce que la réalité commande, vrais en un mot<sup>16</sup>. Bref, Aristote prône bien haut la vérité comme préoccupation radicale de la raison humaine en toutes ses parties : « C'est assurément la vérité, dit-il, l'affaire des deux parties intellectuelles. »<sup>17</sup>

Alors, comment la *sournoiserie* des *Topiques* se fait-elle place ? Cueillerait-on là le fruit gâté d'un cerveau schizophrène ? Pourtant, le respect de la vérité trouve parfois chez Aristote des accents très touchants. On sait quelle place tient l'amitié dans sa conception de la vie proprement humaine. Il paraît tenté de définir par elle le bonheur, ou sa condition la plus essentielle, tellement personne, c'est sa conviction, ne choisirait de posséder tous les biens pour en jouir sans amis<sup>18</sup>. Aussi hésite-t-il fort, au mo-

---

<sup>12</sup> « Pour la pensée théorétique..., le bien et le mal, c'est le vrai et le faux. »  
(*Éth. Nic.*, VI, 2, 1132a27)

<sup>13</sup> Voir *Sec. Anal.*, I, 6.

<sup>14</sup> *Métaphysique*, a, 1, 993b19.

<sup>15</sup> « Pour l'intelligence théorétique, la fin, c'est la vérité, mais pour l'intelligence pratique, c'est l'action ; et en effet, même si les gens pratiques regardent comment il en est des choses, ce n'est pas leur cause en elle-même qu'ils considèrent, mais son application éventuelle à telle fin. »  
(*Ibid.*, 993b20-23)

<sup>16</sup> « Pour l'intelligence pratique, le bien, c'est la vérité en accord avec l'appétit droit. » (*Éth. Nic.*, VI, 2, 1139a29-31)

<sup>17</sup> *Ibid.*, 1139b12.

<sup>18</sup> Voir *ibid.*, IX, 9.

### *Dialectique et Hypocrisie*

ment de réprimander publiquement les doctrines soutenues par des amis, vu l'humiliation impliquée pour eux, et se demande-t-il si les bonnes mœurs l'admettent. « Cet examen [de la doctrine des idées] devient pénible, se plaint-il, du fait que ce sont des amis qui ont introduit les idées. »<sup>19</sup> Mais quelque sacrée que soit l'amitié, et spécialement celle de Platon, Aristote ne la met pas longtemps en balance avec la fidélité due à la vérité. D'autant plus qu'à son point de vue, un ami n'en est vraiment un qu'en proportion de sa vertu et de sa vérité ; on doit donc éprouver plus d'amitié pour la vérité, qui a quelque chose de divin, que pour un homme. Aristote déclare : « Il vaudra manifestement mieux et même, surtout si on est philosophe, il sera nécessaire, quand le salut de la vérité en dépend, d'aller jusqu'à sacrifier son propre ami. De fait, comme les deux sont nos amis, c'est un devoir sacré de préférer la vérité. »<sup>20</sup> L'amour de la vérité amènera même chez Aristote l'effet extrême d'une gratitude pour des opinions très erronées, à cause de reflets de vérité qui en miroitent<sup>21</sup>. Aristote, à certains moments, paraît extérioriser la vérité, il en fait comme un agent qui manipule l'intelligence plutôt que la fin de ses opérations. Si tous les anciens, affirme-t-il, même sans raison, posent les contraires comme éléments, c'est « comme s'ils s'en voyaient forcés par la vérité elle-même »<sup>22</sup>.

L'accès d'hypocrisie des *Topiques* se réduirait-il à une crise de jeunesse ? Contaminé par l'engouement de son époque pour la logomachie, Aristote aurait connu un moment d'ébriété ? Que faire alors de sa récurrence dans la *Rhétorique* ? Et de sa persistance à poser la vérité en première préoccupation du logicien, tout concentré sur les instruments appropriés à l'appréhension juste des essences ? L'intérêt strict de la logique, en effet, c'est de rendre possible et aisée la définition des choses réelles et la

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, 4, 1096a12-13.

<sup>20</sup> « Ἀφοῦν γὰρ ὄντων φίλοι ὄσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν. » (*Ibid.*, 1096a14-17)

<sup>21</sup> Voir *Mét.*, a, 1, 993b11-14.

<sup>22</sup> *Phys.*, I, 5, 188b29-30.

Yvan Pelletier

démonstration de leurs propriétés<sup>23</sup>. Or la dialectique, aux yeux d'Aristote, a mission de faire pressentir au savant et au philosophe leurs conclusions<sup>24</sup> ; elle leur offre en outre une voie indispensable vers les principes de la science et de la sagesse et la seule arme pour défendre ceux-ci face à leurs détracteurs<sup>25</sup>. De toute évidence, elle ne pourrait rendre ce service, si elle s'incarrait dans des préoccupations privées de tout rapport à la vérité. Aristote voudra même quelque part que la rectitude de l'opinion soit la vérité : « Δόξης δ' ὀρθότης ἀλήθεια. »<sup>26</sup>

De plus, la dialectique dit un rapport à quelqu'un d'autre. « Tout travail de cette nature, insiste Aristote, se fait en face de quelqu'un d'autre. »<sup>27</sup> Or devant l'éthique aristotélicienne, l'homme est radicalement un animal social. L'homme est par nature le compagnon de l'homme : son indétermination naturelle, en regard de la complexité, multiplicité et diversité de son bien achevé, lui fait une nécessité inaliénable de compter sur son congénère pour compléter son être humain, acquis progressivement à travers une infinité d'opérations que l'individu ne peut suffire à poser seul. C'est pour l'homme une nécessité absolue de compter sur la connaissance, l'affection, le corps, la propriété, les opérations d'autrui comme sur les siens propres. Aussi, les développements éthiques aristotéliciens font de la bonne foi et de la sincérité une exigence de la justice, fondement de l'ordre social. Pas de société sans justice, sans que chacun tende à

---

<sup>23</sup> Comme cette dernière démarche ne peut prendre appui que sur des caractères objectifs, vérifiés, Aristote ne retient, comme objet strictement logique, que le discours porteur de vérité ou de fausseté : l'énonciation, en excluant tout discours inapte à exprimer le vrai. « Toute parole n'est pas énonciative, mais seulement celle dans laquelle on dit vrai ou faux ; et cela n'arrive pas en toutes : la prière, par exemple, est bien une parole, mais ni vraie ni fausse. Ainsi donc, écartons les autres, l'examen en appartient à la rhétorique et à la poétique ; c'est la parole énonciative qui appartient à notre considération actuelle. » (*De l'interprétation*, 4, 17a1-7)

<sup>24</sup> Voir *Top.*, I, 2, 101a34-36.

<sup>25</sup> Voir *ibid.*, 101a36-b4.

<sup>26</sup> *Éth. Nic.*, VI, 10, 1142b11.

<sup>27</sup> *Top.*, VIII, 1, a55b10 ; répété en 155b27.

### *Dialectique et Hypocrisie*

rendre à chacun ce qu'il lui doit. Pas de justice sans bonne foi dans les contrats et engagements. Sans égalité dans les échanges. En toute cohérence, la discussion, échange de services, collaboration en vue de découvrir la vérité, ne peut échapper à cette nécessité ; d'ailleurs, la seule fois que les *Topiques* nomment les interlocuteurs autrement que οἱ λέγοντοι<sup>28</sup> ou οἱ διαλεγόμενοι<sup>29</sup>, c'est-à-dire *ceux qui parlent*, ils en font des *associés*, des gens en communion, des *κοινωνοί*<sup>30</sup>. La chose contraste à l'extrême avec l'habitude des traductions françaises existantes (Tricot et Brunschwig) de parsemer abondamment le texte du mot *adversaires* pour rompre avec l'indétermination grecque du verbe seul ou du pronom personnel ou démonstratif. Comment alors, dans le même traité, Aristote glisse-t-il à recommander la dissimulation, le mensonge, l'hypocrisie, l'usage de lieux sophistiques ? Tout semble forcer la distinction de deux Aristotes, au sein du même traité, et à imaginer, à la base de leur association, une évolution, une double rédaction ou, comme Jean-Marie Le Blond, de la... *souplesse* : « Vouloir sur ce point une solution parfaitement nette, une distinction bien tranchée, nous prévient-il, serait, à dire vrai, méconnaître les caractéristiques de la pensée aristotélicienne, *beaucoup moins raide qu'on ne le suppose généralement*. »<sup>31</sup> Une souplesse, une flexibilité qui habiliterait Aristote à se contredire presque comme chose normale : « Il y aurait un inconvénient sérieux, ajoute Le Blond, à rapprocher trop étroitement théorie et pratique, chez Aristote, et à tenter perpétuellement d'expliquer l'une par l'autre : ce serait en effet préjuger de la cohérence parfaite, poser en principe l'accord de celle-ci avec celle-là. »<sup>32</sup>

---

<sup>28</sup> Voir *ibid.*, 11, 161a21 ; 12, 162b16s.

<sup>29</sup> Voir *ibid.*, II, 1, 9a10 ; IV, 1, 20b14 ; VI, 4, 42a12 ; VIII, 11, 161a29.

<sup>30</sup> Voir *ibid.*, VIII, 161a37.

<sup>31</sup> Jean-Marie Le Blond, *Logique et méthode chez Aristote : étude sur la recherche des principes dans la physique aristotélicienne*, Paris : Vrin, 1939, 55. Je souligne.

<sup>32</sup> *Ibid.*, 8.

Yvan Pelletier

Le comble, c'est qu'Aristote fait de la vérité une vertu morale spéciale dans les rapports journaliers, même en toute gratuité, quand aucun profit ou dommage n'en dépend directement, juste pour l'amour de la vérité et la haine de la fausseté<sup>33</sup>. La fine touche de la justice, le vernis de l'homme équitable, c'est cette amitié avec la vérité qui le porte spontanément à se présenter toujours tel qu'il est, tel qu'il pense, avec ses qualités et ses faiblesses, ses certitudes et ses erreurs, sans rien ajouter ni retrancher<sup>34</sup>. Pour Aristote, l'homme vertueux, l'homme fondamentalement humain est un *philalèthe*, un amant de la vérité, si passionné pour elle qu'elle lui semble un bien en elle-même et qu'il ne trouve aucune occasion où il soit sain ou même excusable de s'en écarter. Et cela quand même aucun profit ou dommage ne s'ensuivrait. Toujours la vérité lui est si chère qu'il ne peut s'en passer, sans jactance ni ironie. Combien plus la laideur du faux, du faux prémédité, lui fera horreur, si le contexte est de quelque importance<sup>35</sup>, comme c'est le cas quand il s'agit de la recherche de la vérité spéculative, à quoi la dialectique est censée contribuer.

Devra-t-on alors, comme Paul Moraux<sup>36</sup>, concéder à Aristote les *Topiques* comme un *vademecum* du dialecticien de l'époque, un guide de discussion selon une mentalité étrangère à la sienne et peu intégrable au reste de son œuvre ? Brunschwig s'aligne sur cette conception pour dire : « Étroitement solidaires de l'activité qu'ils prétendent promouvoir du rang de pratique aveugle à celui d'art méthodique, les *Topiques*, *vademecum* du parfait dialecticien, risquent de nos jours d'apparaître comme un

---

<sup>33</sup> « Καθ' αὐτὸ δὲ τὸ μὲν ψεῦδος φαῦλον καὶ ψεκτόν, τὸ δ' ἀληθὲς καλὸν καὶ ἐπαινετόν.. » (*Éth. Nic.*, IV, 13, 1127a28-30)

<sup>34</sup> « Καὶ ἐν λόγῳ καὶ ἐν βίῳ ἀληθεύει τῷ τὴν ἕξιν τοιοῦτος εἶναι. Δόξειε δ' ἂν τοιοῦτος ἐπιεικῆς εἶναι. » (*Ibid.*, 1127b2-3)

<sup>35</sup> Voir *ibid.*, 1127b3-6.

<sup>36</sup> Voir Paul Moraux, « La Joute dialectique d'après le huitième livre des *Topiques* », dans *Aristotle on Dialectic. The Topics*, Oxford : Clarendon, 1968, 277-311.

### *Dialectique et Hypocrisie*

art de gagner à un jeu auquel personne ne joue plus. »<sup>37</sup> Pourtant, Aristote ne s'est pas contenté de prescrire théoriquement ces comportements *fourbes* ; il les a incarnés dans tous ses traités, fussent les plus scientifiques ou les plus moraux, à l'étonnement de qui voit dans les *Topiques*... une œuvre *disgraciée*<sup>38</sup>.

En définitive, comment qualifier le dialecticien que voit Aristote ? Est-ce plus ou moins un sophiste, tendu vers la belle apparence, comme y pointent les passages signalés des *Topiques* ? Est-ce un *philalèthe*, comme le commande la cohérence avec l'ensemble de la philosophie du Stagirite ? Ou faut-il y voir un peu des deux, selon le moment considéré de l'évolution du Philosophe, ou au gré des retouches de collaborateurs peu scrupuleux, ou en rapport avec une toquade de tournois dialectiques ? Quant à moi, je veux ici plaider pour la seconde possibilité, généralement écartée d'emblée. L'hypocrisie apparente du dialecticien, à ce qu'il me semble, ne ressort pas tant de la définition aristotélicienne du dialecticien qu'elle ne découle d'une conception sentimentale et romantique de la vie intellectuelle, que les *Topiques* heurtent de front. Pour en juger, regardons la réalité d'une situation de recherche. Car la vérité, c'est la réalité.

Or la réalité, c'est premièrement que, sur un problème soumis à discussion, *nous ne connaissons normalement pas la vérité au départ*. Nous ne disposons pas dès le début, et ne disposerons peut-être jamais, des principes susceptibles de nous mettre en sa possession ferme et tranquille, scientifique. Devant cette pauvreté, comment différencier le comportement de l'hypocrite de celui

---

<sup>37</sup> Brunschwig, ix. Aussi : « L'entretien dialectique, en effet, n'est pas une libre conversation, ni une discussion anarchique. L'échange verbal y est pris dans un réseau de conventions et de règles, qu'il est très éclairant de concevoir sur le modèle des codes institutionnels qui règlementent la pratique d'un sport ou d'un jeu, et qui asservissent selon des lignes bien définies le déroulement concret de toute *partie* réelle ou possible. » (*Ibid.*, xxiii)

<sup>38</sup> « La méthode dialectique ... joue un rôle plus important dans la pratique aristotélicienne de la recherche scientifique ou philosophique que celui auquel paraissait la destiner son statut théorique. » (*Ibid.*, xvii)

Yvan Pelletier

du tempérament véridique ? Comment se comporte un hypocrite, devant un bien rare et convoité de tous ? Il se vante de le posséder, il parle et se conduit comme s'il en disposait et fait mine de subir le plus injuste outrage si quiconque en doute. Or cela ne décrit-il pas au plus près un comportement intellectuel très répandu ? N'entrons-nous pas souvent dans une discussion avec une idée faite d'avance que nous allons mettre toute notre énergie à défendre comme s'il s'agissait de notre peau ? Combien de scientifiques ne passent-ils pas le reste de leur vie, une fois associés à une théorie célèbre, à la défendre envers et contre tous, jusqu'à user de moyens politiques pour éviter que ne sortent au jour les évidences contraires ? Cela vient si spontanément, de s'identifier à ses hypothèses, que l'on fait une question de survie de les sauver et que l'on prend toute objection comme une attaque personnelle. Relève aussi de cette conception naïve et mièvre de la vie intellectuelle le fait de sous-estimer assez la difficulté de la science pour déclarer la dialectique sans objet et réservée aux esprits en manque d'intuition, une fois reconnue simplement la *possibilité* de la science démonstrative<sup>39</sup>. Autrement plus réaliste et véridique est l'attitude du dialecticien formé par Aristote, pour qui il n'est pas question de singer le savant : ce dialecticien admet crûment son ignorance et c'est pour en sortir, si possible, qu'il entre en discussion. Il ne connaît ni l'option

---

<sup>39</sup> Par exemple : « La dialectique ne jouerait donc d'autre rôle que celui d'un adjuvant, pourrait-on dire, pédagogique à l'usage des esprits insuffisamment intuitifs. Si l'on admet que, de tous les hommes, le philosophe est celui qui a le plus de part à l'intuition, on admettra aussi qu'il est celui qui se passe le mieux de la dialectique ; bien plus, qu'en tant que philosophe, il échappe entièrement aux limitations qui rendraient nécessaire l'usage de la dialectique. » (Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote : essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris : P.U.F., 1962, 296 ; je souligne) — « Una volta ammessa la possibilità di raggiungere, sulle questioni di maggiore importanza un accordo senza discutere, ma utilizzando soltanto il solitario occhio della mente, una logica della discussione rischiava di restare priva di qualsiasi ragion d'essere. » (Carlo Augusto Viano, « La Dialettica in Aristotele », dans *Studi sulla dialettica*, Torino : Taylor, 1969, 52 ; je souligne)

### *Dialectique et Hypocrisie*

vraie dans le problème présenté, ni les principes vrais dont elle pourrait s'ensuivre démonstrativement. Et c'est dans la plus grande franchise qu'il propose, comme critères succédanés, des *endoxes*, des idées familières à tous sinon vérifiées, dont toute la force tient à ce qu'elles incarnent la réaction spontanée de la raison humaine, en présence des observations disponibles. (Je dis des *endoxes*, car pour ἔνδοξον, je tique sur la traduction consacrée : *probable* ; ce mot ne rend pas la matière dialectique sous le même angle qu'Aristote, qui pense à un constat de fait plutôt qu'à une aptitude. Au lieu des paraphrases suggérées à ce jour en solutions de remplacement — *idée admise, opinion courante* —, je préfère « le néologisme *endoxal* », risqué par Brunschwig<sup>40</sup> et « bâti sur le modèle de son antonyme exact, *paradoxal* ». Je dis *endoxe* quand il est besoin de considérer sous sa forme discrète la matière dialectique : l'endoxe répond à l'endoxal, comme le paradoxe au paradoxal.) Privé de prise directe sur les choses réelles, branché simplement sur les conceptions rationnelles les plus répandues, et donc les plus naturelles, sans autre garantie que sa confiance en la santé de la raison humaine faite pour se représenter la réalité, le dialecticien ne prétendra pas, au terme de la discussion, tenir une démonstration ; toujours en suspens, quelle que soit la légitimité de l'opinion qu'a accréditée l'examen, il sera prêt à reprendre la discussion dès qu'on voudra proposer d'autres opinions de départ. Sa seule ambition, c'est, en se faisant une conception motivée, de pressentir la conclusion qui trouvera éventuellement démonstration et de préparer l'intuition de principes de démonstrations à venir.

La réalité, c'est aussi, deuxièmement, que *la solidité se vérifie bien plus efficacement en s'y attaquant de l'extérieur qu'en énumérant ses points de fermeté*. Déjà pour des objets matériels : un instrument, un modèle de voiture prouvent au mieux leur robustesse dans les conditions extérieures les plus susceptibles de les détruire, comme l'imagent avec humour les tests représentés dans la publicité télévisée. Dans le domaine des idées, il est

---

<sup>40</sup> Voir Brunschwig, xxxv, note 1.

Yvan Pelletier

aussi plus facile de réfuter une conception que de la confirmer, car une exception suffit au premier dessein, tandis qu'autrement l'induction entière est requise<sup>41</sup>. De plus, en appelant comme critères l'endoxe et le paradoxe, le dialecticien s'appuie sur des principes faillibles et s'engage dans une situation inévitablement conflictuelle : le point de départ endoxal conclura tantôt l'une, tantôt l'autre des contradictoires. En faisant de son dialecticien un attaquant (ἐπιχειρητής) de toute position suggérée, Aristote n'en fait donc pas un vicieux chicanier (ἐριστικός) ; il lui propose tout simplement la voie la plus *franche*, la plus en conformité avec la réalité de cette situation intellectuelle. Car devant le problème rationnel d'un énoncé dont on ne sait si on doit l'affirmer ou le nier, quelle est l'attitude la plus réaliste, la plus connaturelle à l'amant de la vérité ? Elle est très loin de la condescendance. C'est de demander qu'on opte, juste à fin d'examen, pour l'une ou l'autre contradictoire, de préférence l'affirmative<sup>42</sup> ; puis de chercher en tous lieux les endoxes et les attaques les plus dommageables à cette position initiale, susceptibles de conclure le plus fermement l'opposée<sup>43</sup>. Si le dommage infligé à la position paraît très lourd, on pourra appliquer le même traitement à l'autre contradictoire ; mais finalement, on accrédi-tera comme opinion légitime la plus difficile des deux à réfuter et à réduire au paradoxe. Avec quelle mentalité maintenant un interlocuteur intellectuellement honnête répondra-t-il à la demande initiale de prise de position, puis à l'agressivité qu'elle entraîne ? *Avec la mentalité d'un associé, en communiant parfaitement au dessein du demandeur.* Le répondeur aristotélicien, bien que l'inexpérience d'un observateur puisse l'assimiler au sophiste, du fait qu'il prend position ὡς εἰδώς, comme s'il savait<sup>44</sup>, admet

---

<sup>41</sup> Voir *Top.*, VII, 5, 154a36-b5 ; *ibid.*, 154a33-36.

<sup>42</sup> « On amène davantage les positions dans l'affirmative que dans la négative. » (*Ibid.*, II, 1, 109a8-9)

<sup>43</sup> « Le demandeur conclut toujours l'opposé de la position. » (*Ibid.*, VIII, 5, 159b6)

<sup>44</sup> Voir *Réf. soph.*, 34, 183b3. C'est à cause de cette apparence que Socrate préfère demander plutôt que répondre, et non parce qu'il trouve le second

### *Dialectique et Hypocrisie*

tout autant que son interlocuteur son ignorance face au problème ; son unique intention, en prenant position, est de suggérer une cible aux attaques du demandeur. Par la suite, on le sentait dès le début en relisant la description qu'Aristote fait de sa tâche<sup>45</sup>, aucun lien sentimental ne l'attache à la position initiale. Au contraire, il s'associe de toutes ses ressources à l'attaque montée contre elle et toutes ses réponses visent à garantir au demandeur que son attaque soit la plus dommageable possible. Comment ? En soulevant, avant d'accorder chaque proposition suggérée, toutes les objections imaginables, bref en s'efforçant de ne rien laisser utiliser par le demandeur qui serait inoffensif pour la position, parce que paradoxal, ou moins endoxal que la position même, ou non pertinent. Voilà le sens de ce précepte de faire en sorte que le paradoxe s'attache à la position non par la faute du répondeur, par sa condescendance en quelque sorte, mais en raison de la faiblesse objectivement inhérente à la position. Aristote en fera souvent la remarque : le rôle du répondeur est d'*assister le demandeur à conclure l'opposé de la position, non de l'empêcher à tout prix d'y parvenir*. Car, dénonce Aristote, « en faisant le difficile », c'est-à-dire « quand le répondeur se tient malignement à l'affût de ce qui contrarie le demandeur », « on tourne les discussions en disputes et elles ne sont plus dialectiques »<sup>46</sup>.

Car un autre aspect, et capital, de la réalité, c'est, troisièmement, que chacun entre dans la discussion avec une affectivité blessée et des dispositions intellectuelles imparfaitement adéquates, de sorte que cette activité risque beaucoup de se faire plus ou moins contre l'autre — *πρὸς ἕτερον*<sup>47</sup> — plutôt qu'avec lui. Chacun est exposé, par double ignorance ou par préjugé, par susceptibilité ou par vanité, à s'identifier avec la position initiale,

---

rôle mauvais en soi; on le voit bien, dans les dialogues platoniciens, à ce qu'il tient absolument à avoir un répondeur chaque fois qu'il enquête et accepte de jouer le rôle quand personne d'autre ne s'y prête.

<sup>45</sup> Voir *supra*, 111.

<sup>46</sup> *Top.*, VIII, 11, 161a22-24.

<sup>47</sup> Voir *ibid.*, 1, 155b27.

Yvan Pelletier

suggérée comme cible, ou avec son opposée, que la discussion cherche à établir, en réfutation. Tant que ne se produit pas ce durcissement, cet oubli du bien de la raison au profit du prestige personnel, tant qu'on communique parfaitement à la réalisation de l'œuvre commune, la distribution des rôles à des personnes distinctes demeure flottante ; chacun tient à la fois son rôle et celui de l'autre. Le répondeur ne se fait pas faute de pointer au demandeur une faiblesse de la position qui prête à attaque, ou une modification à telle proposition qui permettrait de contourner une objection apportée ; et le demandeur est bien aise de signaler au répondeur une objection qui désamorce sa propre proposition, ou une distinction qui lui évite de s'empêtrer dans des homonymies cachées. Mais bien naïf, ou bien hypocrite!, serait-on de s'attendre à ce que la discussion revête longtemps ou le plus souvent cet aspect idyllique. Sur ce plan encore, le dialecticien issu des *Topiques* adopte la seule attitude réaliste. Attentif à la santé de ses propres dispositions comme de celles de son interlocuteur, il se montre toujours prêt, en cas de soupçon, à mettre à l'épreuve les dispositions de son compagnon et à subir de sa part pareille mise à l'épreuve, pour vérifier et remédier.

Souvent en effet, avertit Aristote, c'est celui à qui on demande qui est cause de ce que le raisonnement ne soit pas bien conduit, par le fait de ne pas concéder ce à partir de quoi il y aurait moyen de bien discuter contre la position. C'est qu'il n'est pas au pouvoir de l'un seulement des interlocuteurs de bien accomplir leur œuvre commune. *Il est donc quelquefois nécessaire d'attaquer l'interlocuteur et non la position.*<sup>48</sup>

Souvent aussi, c'est le demandeur qui compromet le succès de la discussion, en mettant plus qu'une agressivité rationnelle à détruire la position. C'est alors à lui que le répondeur doit s'objecter, plus qu'à ses propositions et arguments.

Que fasse un mauvais associé celui qui met obstacle à l'œuvre commune, dit Aristote, il est évident que cela vaut aussi en matière de raisonnement... Et cela ne fait pas de différence que cette

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, 11, 161a17-22.

### *Dialectique et Hypocrisie*

obstruction se fasse par la réponse ou par la demande. Qui demande selon un mode chicanier dialogue mal, aussi bien que le répondeur qui n'accorde pas ce qui est endoxal, ni n'accepte quoi que ce soit dont veuille se servir le demandeur.<sup>49</sup>

Ainsi s'explique l'apparente manie du piège et l'allure sophistique de certaines recommandations ; c'est qu'Aristote admet franchement la pénible réalité : « Contre ceux qui font les difficiles, on n'est sans doute pas capable de faire les raisonnements directement comme on les veut, mais seulement comme ils le laissent possible. »<sup>50</sup> Dès que le demandeur n'est plus sûr des dispositions de son répondeur, par exemple, il sera prudent de sa part de ne pas lui montrer trop clairement et même de lui dissimuler carrément comment et à quelle conclusion au juste conduira la concession ou le refus de telle proposition ; le répondeur tenté de biaiser en retrouvera une sérénité plus grande pour se prononcer comme il le doit sur la valeur endoxale de la proposition demandée. La même prudence évitera de rappeler au répondeur prétentieux les principes communs engagés<sup>51</sup> ou de lui signaler les distinctions utiles ou les objections indispensables ; à travers les inconvénients de ses méprises, il trouvera occasion de se rendre compte combien plus il contribuerait à la discussion en renonçant à ses prétentions. De même, le répondeur qui sent son interlocuteur s'attacher à tout prix à la réfutation fera plus dispendieuse la concession : il en appellera à la pétition de principe

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, 161a37-b5.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 161b9-10.

<sup>51</sup> C'est là la manière dont « il est loisible, même à celui qui ne sait pas de science la chose, de mettre à l'épreuve celui qui sait\*, à condition simplement que ce dernier concède non pas de ces principes qui permettraient de savoir de science, ni des principes propres, mais de toutes ces conséquences telles que, les sachant, rien n'empêche qu'on ne sache pas l'art, mais ne les sachant pas, on l'ignore nécessairement » (*Réf. soph.*, 11, 172a23-27). — \*Contrairement à Ross, je préfère suivre les leçons qui omettent ici μή. Parler de « mettre à l'épreuve celui qui ne sait pas », c'est trop clairement commettre une pétition de principe ; car c'est juger, avant même de le mettre à l'épreuve, que celui qui prétend savoir ne sait pas effectivement.

dès qu'on touchera la position et laissera le demandeur s'enfermer sur ses propres armes, faute de prémisses pertinentes ; peut-être ainsi se raviserait-il et reviendrait-il à de plus saines intentions. En correspondance, le demandeur ou le répondeur bien disposé ne prendra pas mouche, ainsi piégé, conscient qu'il est que la bonne marche de l'investigation nécessite que son interlocuteur soit sûr de ses dispositions. À cette fin, il évitera tout procédé susceptible d'éveiller la méfiance<sup>52</sup> : il ne se contentera pas de bien remplir son rôle, il s'efforcera aussi d'*en avoir toujours l'air*, c'est-à-dire de *manifestement bien le remplir*. C'est le sens de ce φαίνεσθαι et de ce δοκεῖν qui étonnent le lecteur dans certaines recommandations ; avant de signifier péjorativement *la pure apparence sans l'être*, ces verbes signifient plus radicalement *un être si manifeste qu'on ne puisse manquer de l'observer*. Ainsi, le répondeur doit faire en sorte que le paradoxe non seulement ne vienne pas de lui, mais, en plus, n'ait même pas l'air de venir de lui<sup>53</sup>. Mais si, par malheur, l'interlocuteur trouve occasion de s'inquiéter, on lui offrira tout le loisir de se rassurer, en lui faisant voir qu'on prévoit les coups et pièges qu'il juge bon de préparer à cet effet. « En effet, assure Aristote, le répondeur ne donnera pas l'impression (οὐδὲν δόξει) de subir quoi que ce soit par sa faute, si c'est en prévoyant ainsi qu'il pose chaque chose. »<sup>54</sup> Et de toute manière, on restera prêt à réviser ses dispositions le cas échéant.

Il est enfin un autre aspect de la réalité que le dialecticien d'Aristote ne cache pas : c'est, quatrièmement, que *le problème discuté en est rarement un au sens le plus strict*. Car un problème, absolument parlant, c'est un énoncé dont on n'ose d'aucune manière prononcer ni l'affirmative ni la négative<sup>55</sup>. Or dans la plupart des discussions, la demande initiale porte sur un énoncé dont l'une des contradictoires est déjà communément admise à quelque degré. En conséquence, l'un ou l'autre des inter-

---

<sup>52</sup> Voir, par exemple, *Top.*, VIII, 9, 160b17-22.

<sup>53</sup> Voir, par exemple, *ibid.*, 4, 159a21 (voir *supra*, 1).

<sup>54</sup> *Top.*, VIII, 6, 160a11-12.

<sup>55</sup> « Περὶ οὗ οὐδετέρως δοξάζουσιν. » (*Ibid.*, I, 11, 104b3-4)

### *Dialectique et Hypocrisie*

locuteurs, ou même les deux, a déjà adopté dans son cœur l'une des hypothèses et risque fort de mener une investigation plus simulée que réelle. Pourtant, il y a souvent intérêt à remettre en question et à rediscuter une opinion déjà ferme ; mais comment entrer en un tel examen sans piper les dés d'avance ? Là encore, les *Topiques* proposent clairement l'issue. Ils admettent d'abord que la position initiale, si le problème n'en est pas purement un, sera déjà ou endoxale ou paradoxale<sup>56</sup>. L'attitude vraie, si sérieusement on juge bon de soumettre à la discussion, sera de traiter cette position sur un pied d'égalité avec sa contradictoire ; donc, face à une position déjà endoxale, on accordera comme élément valable d'attaque tout ce qui sera *moins paradoxal que sa contradictoire*<sup>57</sup> ; et face à une position paradoxale, on n'accordera que les propositions encore plus endoxales que sa contradictoire<sup>58</sup>.

Autrement, il vaut mieux renoncer franchement à la discussion, car si on exploite le fait qu'on a déjà son idée faite, on annule tout le bénéfice d'une discussion dont il ne reste qu'un hypocrite faux-semblant. Si l'on juge de fait utile de soumettre à la discussion quelque chose qui appartient déjà de quelque façon à l'opinion générale et a donc de bonnes chances de se trouver vrai, Aristote ne nous laisse pas ignorer la conséquence inévitable : traiter sur ce pied d'égalité la contradictoire endoxale et la paradoxale obligera, au moment d'attaquer la partie éventuellement vraie, à concéder des prémisses fausses dans la même proportion. Car la conclusion de la réfutation sera aussi fausse que

---

<sup>56</sup> « Nécessairement, le répondeur soutient le raisonnement en posant une position qui sera *ou endoxale, ou paradoxale, ou ni l'un ni l'autre.* » (*Ibid.*, VIII, 5, 159a38-39)

<sup>57</sup> « Si la position est endoxale absolument, il est évident que la conclusion sera paradoxale absolument. On doit donc poser tout ce qui est endoxal et tout ce qui, non endoxal, est moins paradoxal que la conclusion. » (*Ibid.*, 159b16-19)

<sup>58</sup> « Il est manifeste que si ce qui est posé est paradoxal absolument, le répondeur ne doit accorder ni ce qui, absolument, n'est pas endoxal, ni ce qui est endoxal, mais l'est moins que la conclusion. » (*Ibid.*, 159b9-12)

Yvan Pelletier

la position réfutée sera vraie ; et on ne conclut pas du faux autrement que par du faux. Mais le contexte n'est pas ici celui du malicieux qui s'entête à user de tout stratagème ; Aristote reconnaît simplement la faiblesse congénitale des attaques adressées à une position endoxale ou vraie<sup>59</sup>.

L'aridité des *Topiques* décourage facilement de leur étude attentive et leur lecture superficielle fait forcément d'Aristote le Machiavel de la vie spéculative. Cela me paraît un contresens phénoménal, qui jure avec la préoccupation que montre partout Aristote pour la vérité et la sincérité. En rédigeant cet article, j'ai voulu faire remonter ce qu'il y a de faussement sentimental et romantique à la base de cette interprétation. Lever le nez sur le recours à l'endoxe, en effet, n'est-ce pas exiger de l'interlocuteur qu'il sache dès le départ, qu'il ait dans sa manche quelque principe-atout ? Se scandaliser de l'agressivité dialectique, qui axe l'examen d'une position initiale sur sa réfutation, n'est-ce pas prescrire naïvement la voie peu praticable de la confirmation ? Trouver offensant le piège qui teste ses dispositions dans l'examen, n'est-ce pas hypocritement se placer au-dessus de tout soupçon de comportement intéressé ? Blâmer automatiquement des conclusions fausses et des prémisses faibles, voire paradoxales et fausses, n'est-ce pas refuser l'évidence que les discussions portent souvent sur des questions où une solution est déjà communément admise ? n'est-ce pas promouvoir la situation fautive où on fait semblant d'examiner quelque chose qu'on se refuse de toute façon à mettre en question ? ©

---

<sup>59</sup> Voir *ibid.*, 11, 161a26-29, cité *supra*, 2.

© Note : Les polices de caractères OdysseaU, utilisées pour l'impression de ce document, sont disponibles auprès de : Linguist's Software, Inc., PO Box 580, Edmonds, WA 98020 0580 USA, tél. (425) 775 1130, ou à l'adresse suivante : [www.linguistsoftware.com](http://www.linguistsoftware.com).